

FESTIVAL SA M'AIM 2015

La Tribune des Tréteaux.

Représentation du dimanche 29 novembre 2015.

Les critiques d'art rêvent toujours d'avoir à sincèrement « dire le meilleur du meilleur » de ce qu'ils sont amenés à voir. Même s'il est des réserves à énoncer, à signaler, il est tellement agréable de se rappeler un intéressant spectacle de théâtre, et tout en se le remémorant pour mieux le disséquer et en faire surgir la remarquable originalité qui est aussi une forme de la beauté, de trouver le juste mot qui permettra de faire partager un plaisir, une admiration, voire un enthousiasme.

Mais il en est des représentations comme de l'existence, elles peuvent relever de l'aléatoire. Et il va bien falloir en parler.

Ainsi devons-nous aborder **« Les Décalés », pièce écrite et mise en scène par Lou Andy Marine.**

Nous avons tout de suite été plongés dans l'étrange, ce qui n'est jamais désagréable. Des gens au snobisme affiché à la boutonnière se mettent à « réfléchir » sur le roman. Et s'incarnent, en même temps qu'ils s'expriment, les didascalies qui accompagnent leur texte et le récit qui les fait être devant nous, comme si un livre s'ouvrait et qu'il en sorte des êtres de papier et que s'animent les termes qui les situent dans un cadre spécifique. Pourquoi pas ? L'idée méritait d'être creusée, et il y avait là matière à une pièce de théâtre entière : tout aurait fini par s'emmêler jusqu'à la perte du langage et on aurait reconnu un univers « décalé » à la Ionesco ou à la Tardieu.

Mais ce n'est qu'un moment, une scène.

Où sommes-nous en vérité ? Sur un bateau, « l'Arche des Décalés », sorte de Nef des Fous, et nous en visitons les cellules, grâce à deux protagonistes, vêtus en marins, qui annoncent et commentent les « scènes » qui viennent se succéder : ainsi verrons-nous des affolés mangeurs de surimi, des obsédés du paillason et autres insomniaques, des maniaques qui refusent de s'abandonner au sommeil pour rester conscients de leur réalité d'hommes et plus encore, pour refaire le monde à leur idée, dans une démiurgie déjantée qui leur appartient.

Il y avait là du surréalisme qui aurait pu s'exprimer si le surimi avait été un homard, si le paillason s'était révolté contre l'asservissement des classes écrasées. Mais il y a eu, au-

delà d'une structure énumérative qui ne peut instaurer de progression (même si, au dénouement, nous découvrons que nos protagonistes sont de faux marins qui jouent à être normaux et n'ont pas été découverts), des problèmes de mise en place sur la scène.

En effet, les deux pseudo-marins sont beaucoup trop loin, dans le fond du plateau, et on ne les voit pas suffisamment. La fausse coulisse, qui devait faciliter des changements de costumes et l'utilisation d'accessoires, semble un recoin insuffisant en espace.

Mais surtout la mise en scène s'est piégée dans le « vouloir trop bien faire » : les comédiens se sont perdus et ont brisé le rythme de la représentation en une pléthore de costumes et d'objets ; ils se sont épuisés dans une surcharge d'effets.

Pour que cela tienne, les deux protagonistes ne devaient pas quitter la scène, il ne fallait pas que le silence s'installe car le mousse qui balaie le pont n'est lui-même qu'un bouche-trou, une marionnette pour distraire l'attente.

Puisqu'on est dans l'univers psychiatrique et que tout est « décalé », tous les comédiens en blanc, pieds nus, pouvaient entrer, se mêler, se battre, se repousser et la folie montait crescendo sans interruption. Tout est possible à la condition de rester dans la plus grande simplicité. On peut même jouer sur un plateau vide et faire du plancher un objet de jeu. Sans rien, à part les mots du texte.

Et c'est dommage que ceux-ci se soient dilués dans le temps d'une attente et d'une prévisibilité de la démarche. Gardons ces mots, et restructurons l'ensemble grâce à un regard extérieur, car c'est parfois trop ambitieux que de se demander d'être à la fois l'auteur, le metteur en scène, et le comédien selon plusieurs identités.

Nous pensons qu'il y a là « quelque chose » d'intéressant et qu'on est passé à côté d'un spectacle de l'étrange. Nous sommes certains que le texte revisité avec des comédiens plus expérimentés offrirait matière à exploration.

Nul n'est à l'abri d'une représentation qui échappe à ses créateurs et nous respectons votre visée représentative. Nous soutenons votre compagnie, dont nous connaissons le travail, à travers les adolescents. **Le « Grand Chemin »** est une route qui se trace parfois dans la difficulté.

On souhaite vous revoir. Et sur ce texte. Et que vous continuiez à expérimenter ce que nous savons être difficile et périlleux.

Avec tous nos encouragements.

Halima Grimal